

PRIX LITTÉRAIRE GASTON WELTER 2016



CONCOURS DE NOUVELLES
À THEMES LIBRES

Sommaire

Le mot de la Présidente	05
Le mot du Maire	07
Palmarès 2016	09
Prix Gaston Welter : « Des vies mal pliées »	11
1 ^{er} Prix d'honneur : « Les pommiers »	15
2 ^{ème} Prix d'honneur : « La grande régalaide »	21
Règlement Général	25

Le comité de lecture :

Sylvie JUNG, Présidente du comité de lecture

Michèle WELTER, Présidente honoraire

Anne CROCITTI, Adjointe au Maire chargée de la culture

Luc BIBAUT

Jérôme CARRY

Jean-François COUROUVE

Françoise DOUXCHAMPS

Perrine DOYEN

Stéphanie FABRY

Marie-France KREBS

Christelle MONNOT

Nicolas NORSA

Roger RENNIE

Présidents honoraires :

Roger TERRE

Le mot de la Présidente

Moi lecteur de nouvelles, avide,
Je désire découvrir des espaces inconnus, des temps reculés ou à venir,
des terres lointaines et mystérieuses, des hommes différents mais si
semblables.

Moi lecteur de nouvelles, avide et pressé,
Je ne peux me laisser embarquer dans un long périple. Une parenthèse
dans la journée doit me satisfaire.

Moi lecteur de nouvelles, avide, pressé et insatiable,
Je veux multiplier ces courtes pérégrinations pour élargir mes horizons et
m'enrichir de l'autre.

Moi lecteur de nouvelles, avide, pressé, insatiable et exigeant,
Je demande une destination originale et un ton nouveau.

Moi lecteur de nouvelles, avide, pressé, insatiable, exigeant et sensible,
Je poursuis l'émotion. Il me plaît de m'étonner, de m'effrayer, de me réjouir,
de m'affliger.

Moi lecteur de nouvelles, avide, pressé, insatiable, exigeant, sensible et
délicat,
Je refuse l'ennui d'une aventure trop longue, chargée de trop d'ornements
qui m'enlise dans la répétition et la redondance.

Moi lecteur de nouvelles, avide, pressé, insatiable, exigeant, sensible,
délicat et créatif,
Je serais déçu par un voyage trop organisé où tout me serait prescrit.
Une abondance de détails, d'informations, de qualifications restreindrait
ma capacité à imaginer.

Moi lecteur de nouvelles, avide, pressé, insatiable, exigeant, sensible,
délicat, créatif et égocentrique,
J'ambitionne de devenir un passager unique et singulier. Je revendique la
liberté de recréer à mon image.

Moi lecteur de nouvelles, avide, pressé, insatiable, exigeant, sensible,
délicat, créatif, égocentrique et exalté,
J'espère nourrir une douce mélancolie à l'idée d'avoir achevé un voyage si
particulier au point d'en être transcendé.

Sylvie JUNG

Le mot du Maire

La culture est l'une des priorités de la Ville de Talange. Elle contribue au bien vivre ensemble et tisse du lien social.

La culture permet ou facilite toutes formes d'expression. Mais avant tout elle éveille les consciences.

Le Prix de la Nouvelle « Gaston-Welter » est une action incontournable de la politique culturelle de la Ville de Talange.

La commune donne du sens à cette politique à travers la notion de Ville éducatrice qui veut que chaque personne soit à même d'exprimer, d'affirmer et de développer son propre potentiel humain.

En effet, que serait la démocratie sans la liberté de créer et de s'exprimer ? Que resterait-il d'une société dans laquelle l'homme n'aurait pas d'autre intérêt que celui d'être un facteur de production-toujours trop cher-ou un agent de consommation-jamais assez flatté ? -

Que deviendrait l'Humanité sans l'ESPRIT CRITIQUE, énergie unique pour la faire progresser ? Et qui mieux qu'un artiste peut montrer le chemin de la création entre l'homme producteur et l'homme consommateur ?

Où, ailleurs que dans le domaine culturel, peut-on le mieux espérer un véritable développement de l'ESPRIT CRITIQUE et de la citoyenneté ?

La tâche est immense. C'est avec beaucoup de modestie qu'il faut œuvrer. Mais c'est avec détermination que notre Ville s'y engage.

Patrick ABATE
Maire de Talange,
Sénateur de Moselle

Palmarès 2016

Prix Gaston Welter :

« Des vies mal pliées »
Claude Mamier (Albi - 81)

1^{er} Prix d'honneur :

« Les pommiers »
Muriel Fèvre (Belfort - 90)

2^{ème} Prix d'honneur :

« La grande régalade »
Camille Lysière (Espoey - 64)

5 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :

« Les pommiers »
Muriel Fèvre (Belfort - 90)

« La grande régalade »
Camille Lysière (Espoey - 64)

« Des vies mal pliées »
Claude Mamier (Albi - 81)

« Des morts si naturelles »
Bernard Marsigny (Marcoux - 42)

« L'œil dans les yeux »
Jean-Pol Rocquet (Sainte-Marie-la-Mer- 66)

24 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection :

«Autoportraits en garçon fou»
Gérard Ambroise (Paris -75)

«Laisser filer la vie»
Vincent Culambourg (Villers-Saint- Paul - 60)

«Février était là»
Michel Darche (Chevannes - 89)

«Absence»
Sophie Etienbled (Bois-Guillaume -76)

«Les pommiers»
Muriel Fèvre (Belfort - 90)

«L'homme au bâton de rêve»
Mireille Florentin (Castelnau-le-Lez - 34)

«Alice»
«Cerise sur le gâteau»
Roland Goeller (Bègles - 87)

«Le jean»
Marion Haas (Cobonne -26)

«Le roi René»
Mireille Lafitte (Sarpourenx - 64)

«La grande régalade»
Camille Lysière (Espoey - 64)

«Des vies mal pliées»
«Le survivant»
Claude Mamier (Albi - 81)

«La petite lueur»
Laurence Marconi (Bussy-Saint- Georges -77)

«Des morts si naturelles»
Bernard Marsigny (Marcoux - 42)

«Vu d'en bas»
Isabelle Mercat-Maheu (Ermont - 95)

«La graffeuse du crochet»
André Morel (Jonquerettes - 84)

«La connexion»
Bruno Morelli (Paris- 75)

«Petit bijou»
Jean-Marie Palach (Saint Maur - 94)

«Clochette»
«L'œil dans les yeux»
Jean-Pol Rocquet (Sainte-Marie-la-Mer- 66)

«La main coupée»
Isabelle Verneuil (Bosmie-l'Aiguille - 33)

«Fenêtres sur rues»
Eddie Verrier (Saint-Saulve - 59)

«Un gars pas net»
Jean-François Vielle (Rennes -35)

Prix Gaston Welter : Des vies mal pliées

Tasnima décore la chambre d'hôtel avec des animaux. Un lapin jaune, un poussin bleu qui sort de son œuf, une grenouille, des poissons. Le chat est un peu tordu. La grenouille sauterait si le papier était plus épais. Ou alors elle s'est trompée dans les pliages.

La chambre est plus petite que celle du mois dernier, mais plus grande que la toute première, il y a six mois : Tasnima a son propre lit de camp et n'est pas obligée de dormir avec sa sœur. Kheda s'agite dans son sommeil quand elle rêve de leur ferme près de Grozny.

En grande section de maternelle, on n'apprend pas encore à lire. La maîtresse a montré les pliages de la cocotte en papier, et distribué d'autres schémas à ceux qui voulaient continuer à la maison. Ça porte un nom, de fabriquer des choses avec du papier plié. Un nom japonais dont Tasnima n'arrive pas à se souvenir.

Le renard, c'est dur. Le résultat paraît simple, sauf que certains plis sont trop compliqués pour des mains d'enfant ; il faudrait celles de Maman ou de Kheda. Papa a de gros doigts et n'a pas toujours le temps de jouer, enfin c'est ce qu'il dit parce qu'il ne fait pas grand-chose de ses journées.

Aujourd'hui, c'est mercredi. Tasnima est seule dans la chambre avec le renard qui refuse d'apparaître. Seule avec les animaux qui la regardent de leurs grands yeux noirs tracés au feutre. Ses parents n'aiment pas la laisser sans surveillance, mais la préfecture impose les jours de rendez-vous. Et Kheda doit y aller aussi parce que c'est elle qui parle bien français. Kheda est en cinquième. Elle a de bonnes notes. Elle lit des livres et chaque papier bizarre de la préfecture en fronçant les sourcils.

*

Le renard résiste. Mieux vaut se remettre aux lapins. Maman adore les lapins. Elle en avait plein à la ferme. Tasnima est trop jeune pour se souvenir vraiment de Grozny ou de la Tchétchénie. Parfois, dans ses rêves, elle voit un cheval noir tourner en rond dans un enclos. Papa dit que ce n'est pas un rêve, que c'était son cheval à lui, là-bas. S'il le dit, ça doit être vrai. Tasnima a le schéma du cheval, mais pas de papier noir. Papa serait sans doute triste si le cheval n'était pas noir.

Ça fait longtemps qu'ils sont tous partis à la préfecture. Le service des étrangers ferme à onze heures et demi et il est déjà plus de midi. Peut-être que la machine leur a donné un mauvais numéro. Peut-être qu'ils n'ont pas pu passer et qu'il faudra y retourner demain.

Peut-être aussi qu'on les a capturés.

C'est compliqué, la préfecture. Un peu comme le renard. Il faut aller y chercher les papiers spéciaux, ceux qui permettent de rester en France, mais tant qu'on ne les a pas, l'endroit est plein de méchants prêts à vous punir de ne pas les avoir. Prêts à vous arrêter. À vous mettre dans un avion et à vous renvoyer là d'où vous venez, sans vous demander votre avis.

Une fois, Tasnima a dit à Kheda que ce serait rigolo : prendre l'avion, se promener, et revenir. Kheda a répondu que ça ne marcherait pas, parce qu'en Tchétchénie, il y avait des gens fâchés contre Papa, des gens qui lui

feraient beaucoup de mal s'ils le retrouvaient. Ce jour-là, Tasnima a compris que les Papas pouvaient avoir peur.

*

Le temps passe. Tasnima fait des fleurs pour Maman. Les fleurs, c'est long à colorier, alors ça aide à attendre. Il ne faut déborder ni sur le cœur ni sur la tige quand on s'occupe des pétales. Il faut se concentrer. Et quand on est concentré, on ne regarde pas sa montre.

Les services sociaux les changent d'hôtel régulièrement, trop vite pour changer aussi d'école. Alors parfois c'est près, et parfois ça dure une heure avec plusieurs bus. Donc Maman perd quatre heures, deux le matin et deux l'après-midi.

Ce serait plus simple qu'on leur donne une maison au lieu de les déplacer d'hôtel en hôtel. Enfin, c'est ce que pense Tasnima. Elle n'a pas compris grand-chose quand Papa a tenté de lui expliquer son erreur. D'ailleurs, elle n'est pas convaincue que Papa en sache vraiment plus qu'elle. Les adultes détestent admettre qu'ils ne savent pas tout.

Tasnima lève les yeux vers les murs de la chambre. Vers les animaux accrochés avec du scotch, jamais avec des punaises qui abîmeraient la peinture blanche. C'est la forêt. Une forêt discrète, silencieuse.

Pourtant, elle a parfois l'impression de l'entendre. Des chants d'oiseaux. Le miaulement d'un chat. Le craquement des feuilles mortes sous une patte. Ça l'aide à s'endormir.

Mieux vaut ne pas en parler puisque personne d'autre n'y prête attention. À moins qu'ils n'osent pas en parler non plus.

À chaque déménagement, Tasnima monte sur les épaules de Papa, décroche les animaux et les range à plat dans une boîte à chaussures. Après, dans la chambre suivante, elle reprend certains plis pour donner à nouveau du relief. Ça fatigue le papier. Comme si les animaux vieillissaient. Quand un lapin n'arrive plus à se mettre en relief, c'est qu'il est mort.

*

Les fleurs en papier n'aiment pas la pluie. La rose s'est fanée quand Tasnima a pleuré dessus. Il est deux heures passé.

Une famille tchéchène habitait près du premier hôtel, au coin de la rue. Une famille avec les papiers spéciaux. Les jours de préfecture, Maman disait que si ça durait trop longtemps, Tasnima avait le droit d'aller se réfugier chez eux. Parce qu'on ne mettait pas une famille dans l'avion s'il manquait un enfant.

Là, il n'y a plus personne chez qui se cacher. Si Papa, Maman et Kheda ont été arrêtés à la préfecture, Tasnima espère au contraire qu'on ne l'oubliera pas. Qu'on viendra la chercher. Elle ne veut pas rester seule en France. S'il faut rentrer en Tchétchénie, si les méchants retrouvent Papa, alors elle leur fera des animaux, et des fleurs, et tout le monde sera content, et tout ira bien.

Tasnima se mouche à grand bruit. Une caresse lui effleure la main, mais quand elle rouvre les yeux, il n'y a personne à ses côtés. Elle compte à voix basse les animaux scotchés au mur, une fois, deux fois, trois fois. Aucun

ne manque. Le renard frémit. La chambre est pleine de courants d'air.

*

La porte s'ouvre. Ce n'est pas un policier. C'est Maman.

Tasnima se jette dans ses bras. Kheda est là aussi, elle explique qu'il y a eu un problème avec les bus et qu'il a fallu rentrer à pied. Papa ne dit rien. Il s'assied sur le lit, la tête dans les mains. Tasnima sait quand Papa est triste, même s'il ne pleure jamais. En général, la préfecture le rend triste.

Tasnima va le voir. Elle lui écarte doucement les mains pour qu'il montre ses yeux. Il s'efforce de sourire. C'est un bon début.

Papa prend la chemise cartonnée qu'il avait posée sur l'oreiller. Dedans, les papiers de la préfecture. Tasnima les reconnaît facilement : ils commencent toujours par le visage de la France, cette femme si pâle, vue de profil, avec son bonnet bizarre. Papa soulève les documents et sort des feuilles de couleur, des jaunes, des bleues, des vertes. Un cadeau. Pour s'excuser d'être revenu si tard.

Tasnima saute de joie. Ce papier-là n'est pas seulement coloré, il est aussi plus rigide : la prochaine grenouille sautera très haut.

La forêt sera plus belle. Tout ira bien.

*

Nouvel hôtel. Pas trop loin de l'école, quinze arrêts de bus. La maitresse a distribué un livret de schémas aux élèves désireux de poursuivre les plriages.

La grue, c'est pas facile non plus. Les Japonais adorent cet oiseau ; ils ont même une légende qui dit que si on en façonne mille, on a droit à un vœu. Les mille grues alignées, ça porte un nom de là-bas, encore plus compliqué que le précédent. Impossible de s'en souvenir.

Pas grave. L'important, c'est le vœu.

Que Papa finisse par s'entendre avec la préfecture.

Tasnima veut lui offrir la première grue, et la rendre très particulière. Alors elle s'entraîne avec du papier ordinaire, plusieurs fois, histoire de bien prendre les mesures. Ces grues-là ne compteront pas dans les mille puisqu'elle les déplie afin de les poser sur la grande feuille d'où jaillira l'oiseau numéro un : les repères doivent être parfaits.

Elle sait que les oiseaux souffrent. Qu'elle les tue à la naissance. La nuit, elle n'entend plus le bruit rassurant des animaux dans la forêt. Ça lui manque.

Tant pis. Les repères doivent être parfaits.

Tasnima passe à l'action lors d'une matinée solitaire. Elle se concentre, la langue pincée entre les dents, et certains gestes lui semblent soudain faciles à force de les avoir répétés pendant des heures. Peut-être les mille grues prendront-elles moins longtemps que prévu.

Elle attend. Sa famille rentre à onze heures, dans la moyenne des visites à la préfecture. Tasnima montre la grue à Papa : elle a découpé la carte de l'Europe pour que les plriages amènent Paris sur une aile et Grozny sur l'autre.

Kheda peste parce que c'était sa carte à elle. Maman leur tourne le dos, elle fait de drôles de bruits, et Tasnima n'arrive pas à savoir si elle rigole ou si elle pleure. Papa, lui, examine l'oiseau sous toutes les coutures avant de perdre son regard au loin.

Tasnima lui explique la légende en bafouillant. Il hoche la tête, puis pose la grue sur le lit, en douceur, comme un objet précieux. Il ouvre la chemise cartonnée et en sort les papiers avec le visage de la France en disant que Tasnima peut en faire des tas de grues, parce que cette fois c'est fini, c'est perdu.

En découpant deux carrés par feuille, il doit y avoir de quoi en fabriquer une bonne centaine. Un immense vol d'oiseaux sur les quatre murs de la chambre.

Maintenant c'est sûr, Maman pleure.

Claude Mamier

1^{er} Prix d'honneur : Les pommiers

à Gaby,

Je suis assis sur le banc, juste en face de la petite fenêtre qui donne sur le verger. Je regarde Papa qui se découpe dans le carré de la vitre, une pelle à la main, en train de creuser. Il est sans chemise, ses muscles dessinent des dunes, des serpentins sur sa peau, la sueur les fait briller. Autour de lui, la terre vole, avec le soleil, on dirait de la pluie d'or, elle retombe sur le sol en formant des monticules de pépites dorées.

Un peu plus loin, il y a Maman et Mémé qui dorment sur l'herbe, l'une contre l'autre au pied d'un pommier. Leurs cheveux sont mélangés, forment un petit tapis de chantilly cacao, leur jupe, leur robe s'étalent comme un feuillage multicolore d'où jaillissent leurs cuisses beurrées, quatre branches pâles, écartées... Maman et Mémé, là, comme elles sont disposées, on dirait le reflet du pommier dans une eau verte et magique, un reflet peint de couleurs enchantées.

J'entends les pelles qui raclent, frappent la terre, Papa, il est pas le seul à creuser, y a aussi Tonton et Pépé à côté de lui mais je les vois pas, à cause de la fenêtre qui est trop étroite. Ces bruits métalliques joyeux qui se parlent entre eux font battre des milliers de petits cœurs sous ma peau, me donnent envie de danser, de taper dans mes mains, en rythme avec eux...

Je suis assis sur le banc, je contemple, j'écoute, me régale les oreilles et les yeux. Je voudrais que cette journée ne se termine jamais, qu'elle passe et repasse, encore et encore, pour l'éternité...

*

On avait commencé la fête dès que le soleil s'était levé. Ils l'avaient annoncé la veille à la radio : les Allemands partaient de chez nous, on allait être libre, français à nouveau.

Maman avait frisé ses cheveux, ils ressemblaient à des vagues de chocolat fondu, elle avait mis du rouge sur ses lèvres, ses joues, elle avait fait tout le tour de ses yeux en noir, on aurait dit des morceaux de ciel en forme de dragées. Elle s'était habillée avec une belle robe sans manche que j'avais jamais vue, pleine de grosses fleurs et de volants, ses bras, ses épaules, son cou, ses jambes lait glacé sortaient des bretelles et des frous-frous, comme si l'hiver et le printemps s'étaient mélangés. Mémé, elle avait fabriqué de la barbe à papa argentée avec ses cheveux, elle avait mis du rouge aussi, et de la poudre, sa figure, c'était une vraie pâtisserie crémeuse parsemée de fruits confits. Elle avait enfilé un beau corsage blanc à dentelle, une longue jupe bleue qui faisait des reflets de soleil dans l'eau quand elle marchait, on aurait dit une très vieille reine de conte de fées. Papa, Tonton et Pépé, avaient

revêtu des chemises blanches et des pantalons à plis. Ils avaient l'air un peu coincés dedans, mais ils souriaient, des sourires croissants de lune qui leur remontaient jusqu'aux yeux. Ils avaient rasé leurs barbes, sûrement pour que leurs sourires puissent bien s'étaler partout et on voyait enfin leurs peaux toutes douces et toutes lisses en dessous.

Tous les cinq, ils étaient beaux, la lumière de l'été qui passait par les fenêtres les entourait de halos dorés, leur donnait des allures de Saints en train de monter au Paradis, tous les cinq, ils étaient fiers, on aurait dit qu'ils avaient grandi d'un seul coup, leurs voix sortaient de leurs bouches, pareilles à des jets d'eau, forts, clairs, elles n'étaient plus desséchées, écrasées sous leurs peaux et leurs os.

On avait dansé, chanté la Marseillaise, on avait mangé comme jamais, de la poule à la crème, du camembert avec du vrai pain frais et même du dessert et c'était bon, bon d'être comblé, gavé, de plus avoir l'impression de flotter autour de son squelette. J'avais été très fier quand Papa avait dit : « Aujourd'hui, c'est fête, le petit, il boira comme un homme. » et tout le long du repas, il avait pas arrêté de remplir mon verre, sans faire attention à Maman qui le regardait avec des yeux de pierre en se rognant le coin des lèvres. Le liquide était rugueux et chaud, il clapotait doucement en moi, il me changeait en mer fourmillante de milliers de poissons.

Pendant le repas, Papa, Tonton et Pépé, ils avaient parlé de ce qu'ils allaient faire, quand la guerre serait vraiment finie, enlever les souches des pommiers qu'on avait été obligé de couper pendant l'hiver pour se chauffer, en replanter d'autres, acheter de nouvelles terres, pour s'agrandir, et moi, j'avais été content, content d'entendre ça, même si tous leurs chiffres m'embrouillaient un peu l'esprit, parce que, Mémé, cet hiver, elle avait beaucoup pleuré quand il avait fallu abattre presque la moitié du verger, parce que tous, de parler de ça, ça leur ouvrait les yeux comme des fenêtres et à l'intérieur, je les voyais valser les nouveaux pommiers, avec toutes leurs fleurs et leurs fruits.

Après le repas, Papa avait continué de me servir du vin, et Pépé, il m'avait donné à boire deux petits verres de son Calva préféré en me disant : « Allez, *cul sec, mon garçon* ! » et j'avais obéi. Au bout d'un moment, j'avais plus été très bien, ce que les grands disaient, je n'y comprenais plus rien, la mer, dans mon corps, elle était plus tranquille du tout, elle faisait de grosses vagues qui me secouaient dans tous les sens, et puis j'avais sommeil, atrocement sommeil, une envie de dormir jusqu'à la fin des temps, mes paupières, elles coulaient sur mes yeux comme de la boue. Alors, j'avais fini par me laisser aller, j'avais posé la tête sur la table, un grand noir m'avait envahi, il avait tout balayé et la dernière chose dont je me souviens, c'est Maman, en train de crier : « *Ah ben voilà, c'est malin, il est en train de tourner de l'œil, le petit ! Espèce de gros nigauds* ! ».

Quand je m'étais réveillé, j'étais couché par terre, y avait plus personne dans la maison. Juste les meubles et des silhouettes sombres, figées sur les murs. Je n'entendais rien d'autre que des bruits de raclements et de coups

qui venaient de l'extérieur, comme si des bêtes furieuses grattaient le sol avec leurs griffes pour se glisser dans la maison. J'avais eu peur, terriblement peur, je m'étais demandé où ils étaient tous partis, ce qu'il s'était passé.

Je m'étais accroché au banc pour me relever, et c'est là que j'avais vu Papa, par la fenêtre, en train de creuser. J'avais été doublement content, parce que, maintenant, je savais d'où venaient les bruits, et aussi, j'étais certain de ce qu'il était en train de faire, il n'avait pas voulu attendre, il s'y était mis, il était en train d'arracher les souches des pommiers morts, avec Pépé et Tonton Henri.

J'avais essayé de faire quelques pas pour les rejoindre mais mon corps, il me répondait pas, il était liquide, mes bras, mes jambes, ils étaient comme des petits ruisseaux qui me filaient entre les doigts.

Alors, je m'étais laissé tomber sur le banc et je m'étais mis à observer Papa, sa silhouette de géant vigoureux et le paysage magnifique étalé derrière lui...

*

Depuis un petit moment, maintenant, Papa s'est arrêté de creuser. Il est appuyé sur le manche de sa pelle pour se reposer. Il contemple le ciel, le soleil, l'herbe, les yeux si ouverts qu'ils semblent sur le point de rouler par terre, on dirait qu'il s'est cousu les paupières pour ne pas cligner, qu'il veut prendre tout le paysage, ses couleurs, ses matières, ne pas en perdre une seule bouchée. Et puis, il respire fort, par sa bouche, ses narines, qui sont devenues aussi grosses que des trous de souris, sa poitrine se gonfle comme une montgolfière, il semble vouloir aspirer toutes les odeurs de l'univers. De temps à autre, il agite un peu ses bras, ses jambes, comme pour vérifier qu'il peut encore bouger, sentir que tout fonctionne, il se tord, pour que le soleil, le vent aillent bien partout sur son corps. Il a l'air terriblement affamé, de sensations, d'odeurs, de couleurs, on dirait que de boire et de manger beaucoup tout à l'heure, ça lui a pas suffi.

Il a soudain un petit sursaut, frissonne, comme si un courant d'air glacé l'avait frôlé, ensuite, il se remet à creuser avec encore plus de force et d'énergie. Et moi, je continue, je continue de regarder, lui, ses veines, ses muscles, si enflés qu'ils semblent sur le point de lui transpercer la peau et le tableau merveilleux qui se déploie derrière lui, la promesse que quelque chose de fabuleux commence aujourd'hui, j'écoute le bruit des pelles qui arrachent le mort, le triste de la terre, chaque coup devient un son, une note, et dans ma tête, j' imagine un petit orchestre qui joue rien que pour moi, une chanson gaie qui se répète, jusqu'à l'infini...

Les heures passent. Le soleil descend petit à petit vers la terre, comme s'il rapprochait lentement ses lèvres pour lui donner un baiser aussi long que la nuit.

Peu à peu, Papa s'enfonce dans le trou qu'il est en train de creuser, peu

à peu, mes yeux s'embrouillent à force de regarder, la musique, dans ma tête, se change en murmures de brindilles froissées.

Et puis brusquement, je ne le vois plus, plus du tout...

Alors, je pose ma tête entre mes bras, ferme les yeux, m'emmitoufle d'ombres douces, de sommeil moelleux, et je rêve, je rêve que je glisse vers la fenêtre, couché sur un traîneau de rayons de soleil, que je passe à travers et je ne sens rien du tout, juste un baiser frais qui traîne longtemps sur ma peau. Dès que je suis de l'autre côté, les couleurs m'éclaboussent, elles m'enrobent comme des sirops parfumés, me transforment en pomme d'amour multicolore. Je vois les pommiers, ils sont partout, leurs branches sont tellement longues et étalées qu'elles se rejoignent, s'enchevêtrent, pour former un ciel moutonneux de nuages verts. Au milieu des arbres, Papa, Maman, Pépé, Mémé et Tonton flottent lentement vers moi avec des sourires encore plus éclatants qu'avant. Lorsqu'on se rejoint, nos couleurs se mélangent, moussent et alors, on se transforme en voile arc-en-ciel, on s'accroche dans les branches, on frissonne doucement dans le vent...

Et c'est trop bon...

*

Ce sont des bruits de pas qui me réveillent, des bruits de pas lourds qui cognent le plancher. J'ouvre les yeux, relève la tête. Devant moi, la fenêtre est éteinte, noire comme une aile de corbeau, disparus, Papa, Maman, Mémé, les pommiers, avalés par la nuit goulee.

Les bruits de pas viennent de derrière, je me retourne et je les vois, ils sont deux, deux soldats allemands en train de s'approcher, uniformes sales, balafrés, visages croûtés de terre, de sang séché, avec, au milieu, des petits yeux de plomb qui luisent, des yeux de loups affamés. Tout en s'avançant vers moi, ils me fixent, me fouillent du regard, en un instant, tout mon corps se retrouve gelé.

Le plus grand m'empoigne, sa main se referme sur mon bras comme une mâchoire. Il me traîne vers le dehors et je ne peux rien faire, ni me débattre, ni crier, dans mon corps, plus rien ne m'obéit.

A l'extérieur, j'aperçois d'abord Maman et Mémé, vaguement éclairées par la lune, toujours couchées au même endroit, les brins d'herbe grouillent sur elles comme des mille-pattes carnivores. Ensuite, au pied du mur, trois autres soldats, en train d'attendre, fusils à la main, pointés sur les nuques de Pépé, Tonton et Papa, à genoux devant des trous de la longueur d'un homme, aussi larges et profonds que des fossés. Papa, quand il me voit, il fait un bruit bizarre avec sa gorge, de grosses larmes lui dégoulinent sur les joues. Il a un visage de plâtre en train de couler, son blanc électrique transperce le bleu marine de la nuit.

Nos regards s'accrochent, se blottissent une dernière fois l'un dans l'autre...ça ne dure qu'une pincée de secondes : bien vite, les deux soldats

m'arrachent, me tirent vers l'avant, crachant, aboyant, voix d'ogres enragés, des grondements de tonnerre, des sifflements de lames acérées.

Ils me conduisent devant mon trou, d'un coup de pied dans les jambes, me mettent à genoux. L'un d'eux vient se mettre derrière moi, m'engloutit avec son ombre.

Et puis, je sens le froid de son fusil qui s'enfonce dans mon cou...

Muriel Fèvre

2^{ème} Prix d'honneur : **La grande régalade**

Mais qu'est-ce que c'est que cette gadoue qui me colle aux grolles ? Le paysage avait l'air chouette pourtant, tout limpide et beau, des oiseaux des fleurettes des petits moutons blancs. Même un peu chiant, pour tout dire, trop propre, sans surprise. Je me suis avancée sans méfiance, je me suis dit, ma poulette, cueille quelques framboises pour la soif, prends un peu le soleil et casse-toi, c'est pas rock'n roll ici.

Moi j'aime bien les mecs rebelles. Quand j'étais petite, dans Candy, tu sais ? Le dessin animé, hein, pas Candy Crush que tout le monde me gonfle à me demander si je joue à ce truc, bon, bref, dans Candy du dimanche matin du Club Dorothée tu vois ? Si t'as plus de 45 ans ou moins de 35, tu me suis pas, mais c'est pas grave, y'a Google, tu vas trouver de quoi je cause. Donc, dans Candy, je détestais Anthony, le blondinet sirupeux. Je pensais allez, vas-y, fonce sur Terry, ça c'est un vrai mec ! Je t'en fous, cette petite cruche n'avait d'yeux que pour le bellâtre aux yeux bleus, alors que franchement, moi je bavais sur les répliques acides du brun ténébreux. Il te la mettait en boîte, la Candy, je te dis pas, ça déménageait grave. Et puis, il apparaissait et disparaissait, hop hop, qu'on savait jamais où quand comment. Bon, enfin, on va pas passer la nuit sur Candy, c'était juste pour dire que les premiers de la classe, déjà à 6 ans c'était pas mon rayon, je préférerais la bave au bord des lèvres, qu'est-ce que tu veux, on se refait pas.

Là, donc, je me suis avancée dans cette histoire avec la conviction que j'allais m'offrir un truc sans pépin, une petite chose délicieuse et guillerette, et m'en retourner aussi sec à mes emmerdements. Putain, je me disais, je peux bien m'offrir une récré, quand même ? Exceptionnellement, ne pas tomber sur un frappadingue ! Me balader dans un scénario pépère, sans anicroche et sans looping, ça doit être possible, non ? Pour une fois, jouer du violon sans me farcir la grosse caisse, c'est pas demander la lune, quand même... Je n'avais pas pensé que j'entrairais dans l'orchestre tout entier. Pour un peu je me traiterais de novice, erreur de débutante, mais il faut dire qu'il met le paquet, le loustic, question camouflage. Il m'a leurrée jusqu'à la toute dernière minute, il cache bien son jeu : pantalon de lin repassé avec le pli sur le devant, peau lisse qu'on dirait qu'il a pas de barbe, chemise fermée jusqu'à l'avant-dernier bouton sous le cou, genre haute bourgeoisie qui s'encanaille en ne mettant pas de cravate. Il ne lui manquait que la raie tracée au millimètre dans les cheveux, mais ça, je ne sais pas trop dire pourquoi, je crois que ça m'aurait quand même fait reculer. Un genre de limite rédhibitoire : je voulais bien donner dans le poupon de luxe, mais pas question de basculer dans le tartignole à particule. Comme il avait la mèche juste assez floue pour interpeler ma curiosité, et que la partie s'est annoncée paisible, j'ai cliqué sur play, pour voir un peu de quoi il retournait.

Sans méfiance et sans complexe.

En bref, quand je l'ai rencontré, je me croyais à l'abri du concert punk, sexuellement parlant. Alors j'y suis allée en claquette, légère et court vêtue, je pensais ne pas avoir besoin de l'armure intégrale.

Il a commencé soft, en plus, l'animal, accueil sur le pas de la porte comme dans Friends, le torchon sur l'épaule, sourire clair et dents blanches, le vin blanc bien frais dans des verres gigantesques, le feu dans la cheminée. J'ai achevé de baisser la garde, j'ai souri, j'ai pensé : pom pom pom, il va me faire un petit missionnaire à maman, c'est du tout cuit. Je pensais même être rentrée avant minuit.

Conversation douce, regards de velours, petites douceurs à grignoter et brasier savamment entretenu pendant le bavardage : sur le démarrage, rien qui cloche. Il me donne du rire limpide et de l'attention délicate. Je ne peux pas dire que je tressautais d'impatience, mais l'intérêt était présent. En fait, je crois que j'étais là en ethnologue. D'habitude je me farcis du routard dégénéré ou du roublard imbibé. De ceux qui fuient sitôt la braguette remontée ou qui vous alpaguent uniquement dans le but de ramasser leur vomi de fin de soirée. Et puis, surtout, pas de ceux qui te regardent jouir, plutôt de ceux qui se regardent te faire jouir. Généralement, donc, en guise de préliminaires, j'avais droit à un concert ou un balloche, parfois j'intégrais une fiesta chez un copain de copain, du monde partout et de la musique très fort. Bref, la soirée qui menait aux ébats ne donnait pas la part belle aux longs échanges verbaux. Le tête-à-tête d'avant levrette, c'était pas tellement leur truc, à mes antécédents.

J'avoue, j'ai pas l'habitude qu'on me fasse la conversation, j'ai réprimé un ou deux bâillements mais c'était pas de l'ennui, c'est juste que d'être assise dans du moelleux, ça interloquait mes sens. Ma peau, quand elle touche le confortable, c'est toujours pour dormir, jamais pour séduire, alors il y avait comme un conflit intérieur, comprenez... Et puis d'habitude, tout mon corps est sur le qui-vive, en alerte : pas se faire piétiner, éviter les éclaboussures de bière, garder ton sac en vue, garer ton cul pour éviter les mains fouineuses, je passe la soirée en mode gestion de crise. Là, il n'y a rien à guetter, même pas le niveau de vin dans mon verre puisqu'il le fait pour moi. La première partie sur du velours, donc. J'ai débranché la vidéo surveillance en soupirant d'aise, une fois n'est pas coutume, et c'est là qu'il m'a coincée.

L'habileté de ce gus est sans limite, je suis passée du salon à la piaule sans même m'en rendre compte, et pourtant je ne suis pas un perdreau de l'année, sans me vanter. Pas franchement prise en traître, mais quand même drôlement manœuvrée. Pas eu le temps d'enclencher mon sonar, je voguais à vue, le pif au vent et l'esprit tranquille, alors que lui me préparait en loucedé une visite complète du palais de Satan. Je souriais encore niais quand les choses ont réellement démarrées, et là...

Là, c'est l'aube. J'arrive même pas à me faire un café. Je suis debout dans ma cuisine, à peine si j'ai pu poser mon sac. Les yeux dans le vague, la tête à l'envers, le corps meurtri. Abîmé d'un marathon de plaisirs, la Diagonale

du Fou version cul. Ce petit minet en mocassin, en vrai, c'est un dragon sexuel. Tu le crois ? J'en ai des courbatures jusqu'aux orteils. J'ignorais, les amis, que j'avais tant de muscles. Je croyais me faire une soirée chez les Ingalls, genre amour sans surprise et réglementé (ça fait beaucoup de références télévisuelles, non ? Bon, si tu trouves lourd, tu me fais un courrier, hein !), et je me retrouve les deux pieds dans le grand marais des délices : c'est effrayant, sombre, puissant, infini, harassant, immense, vertigineux. Trois kilos de glaise accrochés aux Doc Martens, l'expérience inédite, alors que je pensais traverser ça avec mes petits talons de princesse, sans une égratignure et en évitant le cerne gris et le cheveu avachi des nuits de grand huit.

J'ai rien compris...

Enfin si, quand même, y'a juste un truc que je sais.

J'y retourne demain.

Camille Lysière

Règlement Général 2017

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

1. Intitulé

Prix de la nouvelle « Gaston Welter » - Ville de Talange

2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première oeuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).

Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

4. Modalités d'envoi

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle « Gaston Welter »
Hôtel de Ville
Service culturel
BP 1
57525 TALANGE

5. Date limite d'envoi

Les envois doivent parvenir à Madame la Présidente à partir du **mercredi 1^{er} mars 2017** et ce jusqu'au **mercredi 28 juin 2016 inclus**.

6. Récompenses

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1^{er} Prix : 400 euros + 50 exemplaires de la brochure

2^{ème} Prix : 250 euros + 25 exemplaires de la brochure

3^{ème} Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

7. Résultats et cérémonie de remise des prix

Les lauréats, uniquement, seront prévenus des résultats au plus tard le 30 novembre 2017.

Les auteurs seront conviés à assister à une rencontre autour de la nouvelle au cours de laquelle les trois lauréats seront honorés.

8. Internet

- Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur : www.talange.com et <http://prix-gaston-welter.com>

- Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet.

En cas de désaccord, l'auteur devra joindre à son envoi une lettre manuscrite précisant son refus.

9. Renseignements complémentaires

Contactez le Service Culturel de la Ville de Talange au : 03.87.70.87.83

Définition de la Nouvelle

Quelques essais de définition

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

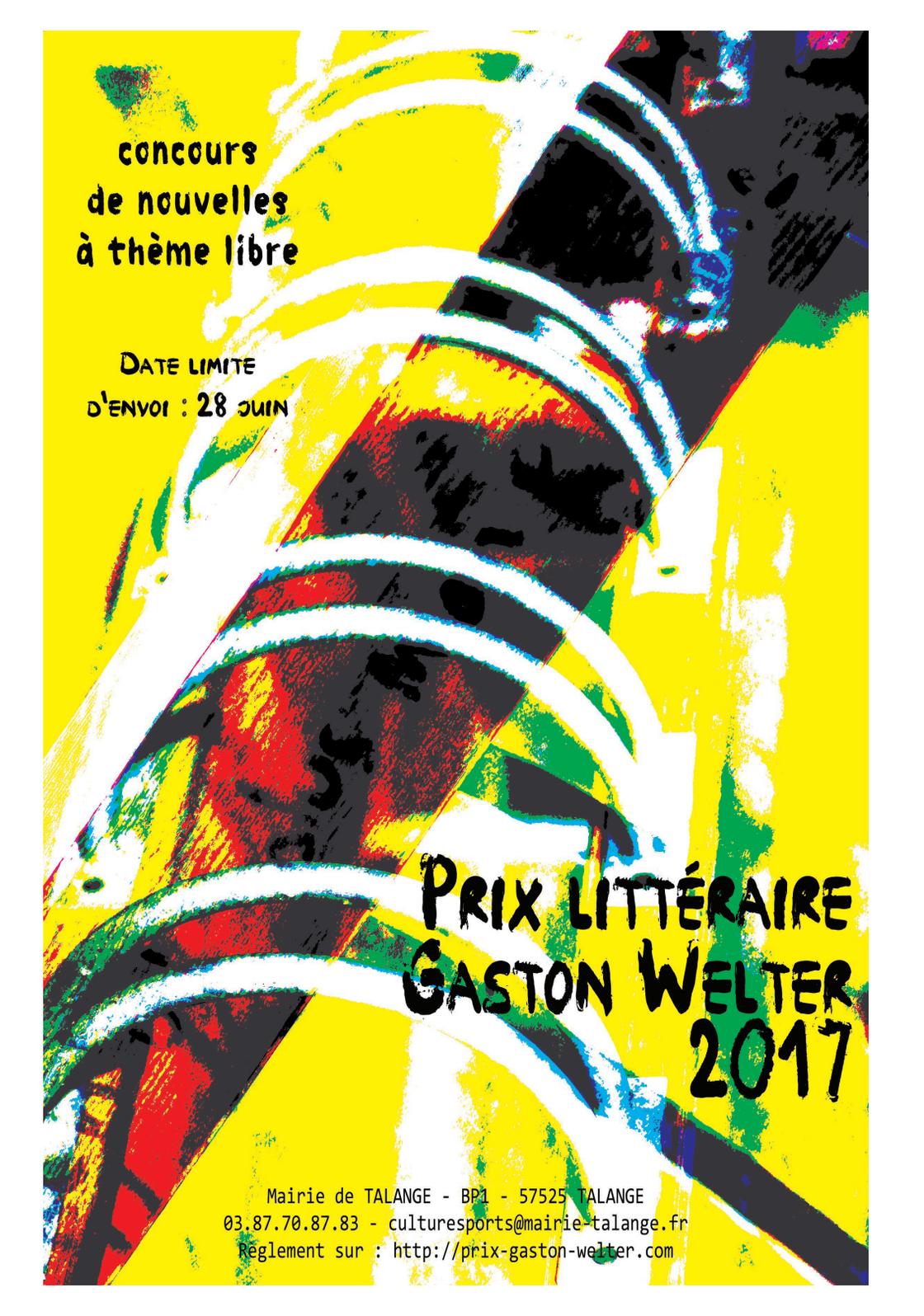
Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...).

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.



**concours
de nouvelles
à thème libre**

**DATE LIMITE
D'ENVOI : 28 JUIN**

**PRIX LITTÉRAIRE
GASTON WELTER
2017**

Mairie de TALANGE - BP1 - 57525 TALANGE
03.87.70.87.83 - culturesports@mairie-talange.fr
Règlement sur : <http://prix-gaston-welter.com>

